

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 36 (1964)

Heft: 10

Artikel: Favelas au Brésil

Autor: Moser, Rodolphe

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-125685>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

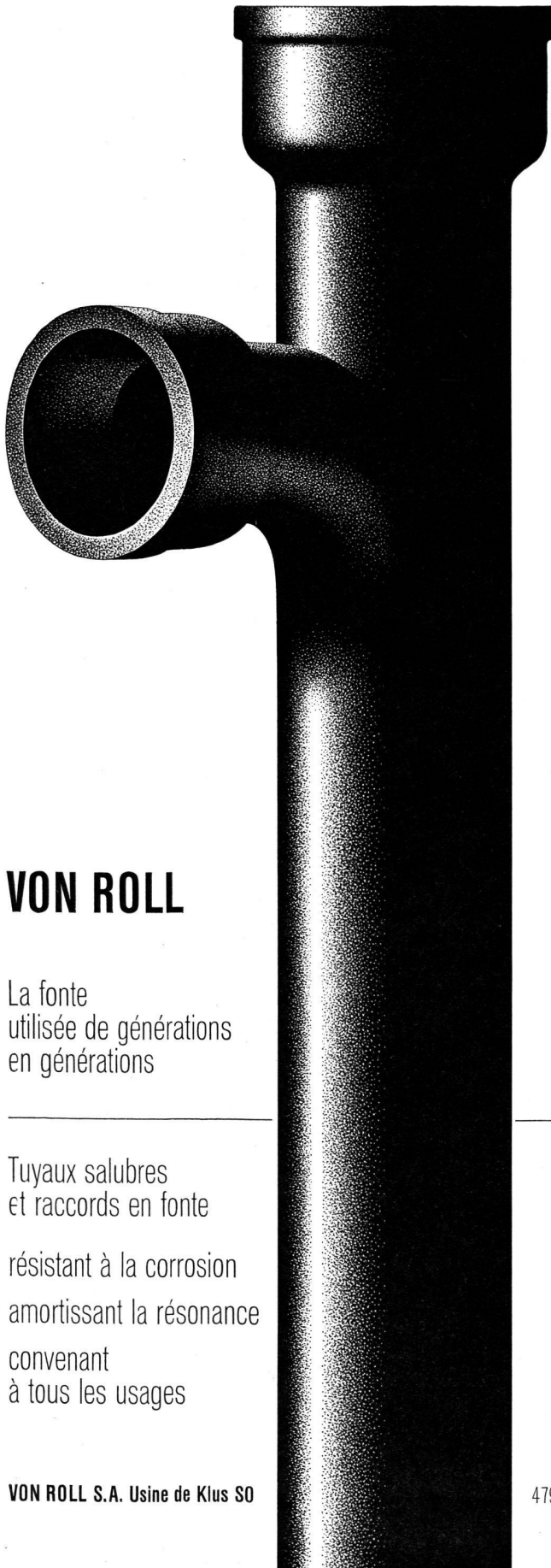
VON ROLL

La fonte
utilisée de générations
en générations

Tuyaux salubres
et raccords en fonte

résistant à la corrosion
amortissant la résonance
convenant
à tous les usages

VON ROLL S.A. Usine de Klus SO



Favelas au Brésil

Dans les villes brésiliennes, et tout particulièrement à Copacabana, l'attention est continuellement attirée par des enfants en haillons et à demi vêtus; n'était la couleur foncée de leur peau, on dirait qu'ils sont pâles: ils ont faim! Tandis que l'on est installé dans un restaurant pour y prendre un repas, un gosse en pantalons déchirés se présente tout à coup (les fillettes sont beaucoup plus réservées); alors, obéissant à un mouvement de compassion, on prend deux tranches de pain entre lesquelles on place un morceau de viande, et l'on remet ce sandwich au gamin par-dessus la balustrade ou par la fenêtre. Ou bien on lui donne un peu de cet argent qu'il sollicite en indiquant parfois la somme désirée, soit une dizaine de cruzeiros = trois centimes, car il remettra le tout à sa mère qui l'a envoyé mendier (l'enfant n'ose pas rentrer avant d'avoir recueilli un montant déterminé); mais l'argent ne calme pas un estomac qui crie famine! Un peu plus tard, on rencontrera peut-être le petit mendiant de tout à l'heure en compagnie de quelques camarades s'étant livrés à la même occupation et de «collègues» nettoyant les chaussures des passants, et tout ce petit monde fait du pas de course dans un parc quelconque ou sur la plage; en les regardant, on s'imaginera pour un instant avoir encore dix ans!

Ces enfants sont des messagers de la pauvreté et de la misère, ce sont les chargés d'affaires des favelas, colonies de huttes et de baraquements dans lesquels vivent les déshérités; ils forment la contrepartie des vrais diplomates roulant dans de luxueuses limousines! Ces derniers sont accrédités en bonne et due forme, tandis que les représentants de la misère ne possèdent aucun document permettant de les identifier, souvent ils n'ont pas même un acte de naissance! Dans les favelas, on naît, on se marie, on meurt sans qu'il y ait le moindre registre d'état civil. «On se marie»... à mettre entre guillemets, bien entendu! Car au Brésil il n'y a pas de contrôle des habitants, sauf en ce qui concerne les étrangers. Les affaires ne prennent un tour sérieux que si un enfant né dans la favela devient un solide gaillard appelé au service militaire malgré sa non-existence officielle! Il faut savoir, en effet, que l'Etat «découvre» ces jeunes gens lorsqu'il s'agit de la conclusion d'un contrat de travail assurant le versement du salaire minimum légal, cet avantage n'étant accordé à l'ouvrier que si celui-ci présente sa carte de réserviste prouvant qu'il a rempli ses obligations militaires. Or, pour cela, il faut un acte de naissance en bonne et due forme; la naissance est ainsi annoncée, sinon avec dix-

huit ans de retard, du moins après de longues années, ce qui n'est pas précisément de nature à garantir l'exactitude de la date. Le même fait se reproduit dans d'autres sections de l'administration officielle: sur les cartes de cette dernière, les favelas sont des taches blanches, tout comme celles des cartes géographiques de l'Amazonie, à cette différence près toutefois que l'Amazonie est peu peuplée, tandis que les favelas comptent une population trop dense pour être explorées.

Mais revenons-en à ce qui est inséparable des colonies de baraquements qui défigurent toutes les villes du Brésil, les centres aussi bien que les quartiers extérieurs: nous voulons parler de la détresse économique. La misère est la cause profonde des favelas. Dans les villes brésiliennes, un cinquième, ou même un quart de la population vit dans ces taudis. En bonne partie, les «favelados» se recrutent parmi les Nordestinos, c'est-à-dire parmi des gens ayant fui le Nord-Est à cause de la sécheresse et de la famine; à moins qu'ils ne soient partis ensuite d'une existence ruinée ou d'un malheur quelconque. Où ces malheureux pourraient-ils bien trouver un refuge? Partout, les loyers sont extraordinairement élevés, sauf dans les vieilles maisons, et les salaires minimaux sont extrêmement modestes. Les économies – s'il y en avait – sont épuisées depuis longtemps, ne fût-ce qu'ensuite de l'inflation. Dans le pays, les polices d'assurances privées contre les coups du sort sont à peu près chose inconnue. Quant aux caisses publiques, elles ne paient qu'en hésitant, et seulement aux ouvriers bien organisés. Il n'y a pour ainsi dire pas de caisses versant des allocations pour cause de chômage, et les institutions de prévoyance sociale n'existent pas davantage.

Même dans une favela, il n'est pas précisément facile de trouver un «logement» à l'intention d'une famille; pour obtenir une baraque, il faut l'intervention de parents bien disposés ou de connaissances; en tout état de cause, le loyer exigé pour ce misérable logis accapare la plus grande partie du maigre salaire mensuel. Notamment lorsque le père de famille est sans emploi, ou s'il perd sa place, la mère et les enfants de tout âge doivent unir leurs efforts pour trouver l'argent indispensable. Inutile d'ajouter que dans de telles conditions, la vie de famille est gravement compromise; pour ce qui est de l'hygiène, mieux vaut n'en pas parler, la santé de tous les membres de la famille étant continuellement menacée dans des taudis offrant parfois un aspect lamentable!

Il n'y a de l'eau qu'en un seul endroit, c'est-à-dire à l'entrée de la favela, abstraction faite des eaux résiduaires malodorantes qui traversent la colonie. Cette eau coule par un unique robinet que l'administration locale a eu la générosité d'installer; pour le reste, cette administration ignore totalement la favela et ses habitants! Les quelques centaines de ménages vivant dans chaque favela doivent aller chercher en cet endroit l'eau dont ils ont besoin; il est facile de se représenter le plaisir que cela cause aux ménagères habitant loin de la fontaine ou sur la hauteur! On en pourrait dire autant de l'installation électrique: il n'existe qu'une seule prise de courant, où les fils s'accroissent comme ceux d'une toile d'araignée pour former en fin de compte un ensemble chaotique! Dans la favela, il n'y a qu'un unique magasin, dont la comptabilité «à crédit» doit être aussi compliquée que celle d'un grand

**Nous aidons
à réduire
le coût des
constructions**



Schlieren
ASCENSEUR ECONOM

Que nous savons construire des ascenseurs modernes avec la plus grande perfection, vous le savez, nous le savons, le monde entier le sait. Mais, la perfection technique de nos installations ne constitue qu'un maillon de la chaîne du succès de Schlieren. Il convient d'accorder une importance égale au fait que nos ingénieurs ne portent pas d'œillères: ils ne considèrent pas un ascenseur seulement comme un problème technique, à ré-

soudre sur la planche à dessin; ils l'envisagent beaucoup plus comme un moyen de transport faisant partie intégrante d'un tout fonctionnel, comme un organe dont l'activité ne peut et ne doit rester indépendante, coupée du reste du monde. C'est cette conception, liée au désir de faire participer notre client aux progrès réalisés, sous la forme pour lui d'une économie concrète en francs et centimes, qui a provoqué la création de l'ascenseur Schlieren ECONOM. L'ascenseur ECONOM est le produit d'une fabrication en série marquée du sceau d'un montage individuel. Cet ascenseur, dont toutes les pièces sont normalisées et préfabriquées, représente le stade le plus récent de

l'évolution de la technique; en outre, il réunit en lui tout ce qui depuis des années est considéré comme ayant fait mille fois ses preuves. La fabrication en série permet non seulement de livrer dans des délais plus courts, mais s'exprime surtout par la possibilité d'établir des tarifs extrêmement avantageux!

Une opportune rationalisation chez nous, grande simplification et gain de temps important pour la réalisation des projets chez l'architecte, économie de frais élevés sur le chantier pour les salaires et les matériaux: charge minime et plus brève pour votre crédit de construction – telle est la contribution d'une fabrique d'ascenseurs moderne à la diminution du coût de la construction!

Demandez-nous notre documentation détaillée sur l'ascenseur ECONOM.

Schlieren

magasin de nouveautés; cette boutique représente le dernier élément de confort rappelant celui des agglomérations urbaines. Et les baraques? Elles sont faites de planches et de plaques de tôle, ne touchent pas le sol à cause des inondations causées par la pluie et de la vermine, parfois elles possèdent une toiture de tuiles. Elles sont disposées sans aucun ordre et si rapprochées les unes des autres que chacun entend ce qui se passe chez son voisin! En règle générale, une baraque contient une pièce formant cuisine et «salle à manger», et une chambre à coucher. Lorsque les dormeurs sont nombreux – cinq à dix et davantage – il est évident que l'autre pièce est également utilisée pendant la nuit.

Inutile d'ajouter que de pareilles conditions d'existence entraînent de fréquentes querelles, elles sont un danger pour la moralité des enfants et provoquent souvent la désagrégation de la famille pour autant que celle-ci existe. Parfois, une mère vit seule avec ses enfants issus de pères différents. Une famille ne possédant pas de chef – les pères ont disparu depuis longtemps et ils sont introuvables – a la vie tout particulièrement dure, ainsi que le fait observer Carolina Maria de Jesús dans son livre intitulé *Journal de la Pauvreté* et qui a été traduit en plusieurs langues. Pour réduire la charge qui pèse sur elles, bien des femmes introduisent dans la famille un homme avec lequel elles vivent maritalement pendant un certain temps sans qu'il soit le moins du monde question de mariage, de nouveaux enfants naissent, et un beau jour, en ayant assez et ne désirant pas contribuer plus longtemps à l'entretien d'une famille qui n'est pas la sienne, l'homme s'en va comme il est venu, c'est la fin de l'idylle! Malheureusement, les favelas servent aussi de refuge aux criminels. Là, ces derniers se sentent en sécurité grâce à l'absence de contrôle; par des promesses et des menaces, ils s'assurent le silence des habitants honnêtes afin d'échapper à d'éventuelles razzias de la police. Parfois, la terreur qu'ils exercent de cette manière dépasse les limites de la favela et finit par devenir une véritable dictature du crime; c'est notamment ce qui est arrivé, peu avant 1960, dans la favela do esqueleto (favela du squelette), immédiatement derrière la fameuse place de football Maracana. Leurs ressources principales, les gangsters les trouvaient dans le pillage systématique des autos parkées. En 1961, la police se décida enfin à intervenir, elle ramena l'ordre dans la favela, ce qui ne fut cependant pas précisément une tâche facile; pourtant, les défenseurs de l'ordre public purent profiter de la collaboration ac-

**Chaleur agréable,
eau chaude à profusion, hiver comme été,
au prix le plus bas...**

...avec la chaudière combinée CIPAG-SUNROD pour le chauffage central et la production d'eau chaude. Son système de récupération de chaleur SUNROD (breveté), assure un rendement exceptionnel. Le foyer polycombustible permet de passer sans transformation du mazout au charbon.

Fabrique d'appareils thermiques

CIPAG SA Vevey tel. 021/519494

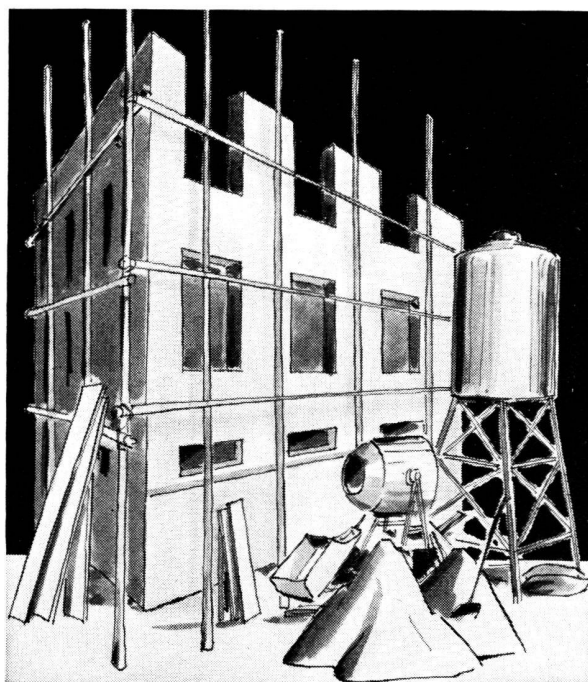
Installation par les bonnes maisons de chauffages centraux

tive de 90% des habitants honnêtes de la favela qui, à ce moment, comptait environ 40 000 âmes. Un simple renseignement permettra de se faire une idée de la situation qui régnait auparavant: en moyenne, il se commettait un crime par jour! Le malheur, c'est que cette œuvre d'assainissement ne fut pas entièrement achevée, parce que des politiciens sans scrupules entravèrent le travail de la police pour s'assurer les suffrages des électeurs! Une autre favela, celle des catacombes, près de Rio, au bord de la Lagoa Rodrigo Freitas, est dangereuse encore de nos jours, même pour les paisibles promeneurs. En 1963, la police organisa une razzia en cet endroit, sans parvenir à appréhender tous les malfaiteurs, parmi lesquels il y a de nombreux adolescents.

Le seul moyen de mettre fin une fois pour toutes à cette situation et de résoudre le problème, ce serait la suppression pure et simple de ces slums. Mais pour cela, l'Etat manque d'argent, car il faudrait évidemment procurer des logements aux actuels habitants des favelas. La population croît plus rapidement que le nombre d'appartements créés dans un but de prévoyance sociale. Quoi qu'il en soit, une troisième favela disparaîtra avant qu'il soit longtemps; celle de la colline de Pasmado, toujours à Rio (Botafogo), a été évacuée il n'y a pas longtemps et incendiée.

Je ne voudrais pas mettre le point final à cet article sans ajouter qu'envers et contre tous, la favela est normalement un lieu où règnent la paix et le bon ordre, la vie familiale et les bons rapports entre voisins n'y sont pas de vains mots. Même dans des milieux aussi humbles, l'amour désintéressé et la fidélité sont des vertus courantes, la pauvreté, à condition de ne pas sombrer dans la misère, contribuant encore à les développer. «L'Orphée noir» (du carnaval) a trouvé son Eurydice dans une favela!

Rodolphe Moser, Rio de Janeiro.

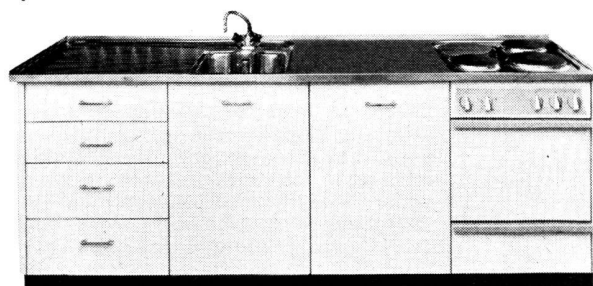


Pour bâtiments neufs des agencements de cuisine normalisés

La base éprouvée des blocs de cuisine METALL ZUG est constituée par les normes de 55 / 60 / 90.

Une particularité importante des blocs de cuisine METALL ZUG est le double pli des portes, qui les rend extrêmement stables. Le revêtement intérieur de mousse synthétique a un effet insonorisant.

Un avantage exclusif des blocs de cuisine METALL ZUG est leur surface: une laque à base de résine acrylique émaillée à haute température leur confère une adhésion parfaite et une très grande résistance aux éraflures, à l'usure par frottement ainsi qu'aux corps gras et aux lessives (insensible aux produits de lavage synthétiques). A l'exécution bien conçue s'ajoute l'aspect plaisant; il est particulièrement appuyé par la ligne distinguée de la nouvelle cuisinière électrique METALL ZUG, au four très spacieux.



**METALL
ZUG**

Demandez des conseils ou des prospectus aux

USINES MÉTALLURGIQUES DE ZOUG

Tél. 042 / 4 01 51